



## Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Le schéma est le support nécessaire à une science à priori, qui a besoin d'ordonner et de hiérarchiser ses données fuyantes. Alors que nous parlons, nous, de **textes libres** avec la belle spontanéité des gens qui n'ont rien à redouter de la vie, le pédagogue scientifique s'inquiète, d'abord, de savoir si le document du rez-de-chaussée cadre bien avec les rayonnages qu'il a construits dans le silence de son 2<sup>e</sup> étage. D'avance, il a déterminé les routes diverses que peuvent emprunter les écrits de nos élèves.

— Il y a le texte leçon de choses qui, par la route de l'observation et de l'expérience, conduit à la pensée rationaliste et au-delà à la Science avec un grand S.

— Il y a le texte sentimental qui s'égare dans le subjectivisme trouble de l'ignorance primaire et les tâtonnements incohérents de l'empirisme.

— Il y a enfin la voie royale du document royal tenu sur les fonts baptismaux de l'Art à l'instant même de sa venue au monde. Malheur à qui oserait y apporter retouches et perfectionnement, il est le fils du Père tombé parfait de l'Esprit qui plane au-dessus des eaux...

Nous ne voulons pas ridiculiser l'effort loyal des chercheurs qui s'emploient par des voies différentes des nôtres à essayer de pénétrer les lois encore hermétiques des processus de vie. Leur autorité, nous le savons, n'est pas construite sur le vide et la mystification. Si nous ironisons, sans méchanceté aucune, c'est simplement que, ras de terre nous voyons à la fois plus simple et plus grand. Plus simple parce que nos problèmes sont toujours primordiaux, plus grand, parce que mieux que les éducateurs du second degré, nous sondons dans nos classes le grand torrent de vie.

C'est donc du courant bouillonnant que nous parlerons et non de la conduite forcée dans laquelle il perd son impétuosité, non des mots qui ont supplanté la réalité vivante.

*Les mots constituent comme une réserve de seaux d'eau. Et leur collection finit par se substituer au déroulement subtil, complexe et insaisissable de toutes les rivières de la vie.*

*Tant que vous avez conscience que vous conservez et manœuvrez des seaux d'eau, vous pourrez du moins rectifier et élargir la notion qu'ils symbolisent. Mais langage, et surtout écriture sont, dans notre processus d'expériences une telle réussite formelle, qu'on sacrifie bien vite à leurs avantages la perfection de*

*l'expression qu'ils supposent. Les mots deviennent des seaux d'eau, exclusivement.*

*Les hommes alors apprennent à jongler avec ces seaux d'eau, oubliant que la vie est autrement large et capricieuse — et féconde en possibilités et en enseignement. Mais c'est un moyen commode, et qui donne des résultats tangibles pour un minimum de peine : les seaux sont là, alignés ; on peut les compter, scruter, mesurer, interpréter leur contenance, leur contenu et leurs qualités. On établit entre eux des relations toutes formelles qui se haussent à la dignité des systèmes ; on les combine pour obtenir des variétés nouvelles ; on devient expert dans l'art de manœuvrer ces seaux d'eau.*

*Seulement, on oublie que ces seaux d'eau ne sont plus la vie, que les rapports que vous avez édifiés, reconnus ou cités entre eux ne sont point les rapports véritables, que les combinaisons tentées, les systèmes imaginés ne renferment qu'une portion de vérité, qu'une fraction pétrifiée de vie et que, de ce fait, toutes les conclusions, si subtiles soient-elles, des jongleurs de seaux et de mots restent essentiellement sujettes à caution. Il faut alors qu'apparaisse de temps en temps quelque esprit suffisamment hardi et iconoclaste pour oser dire aux penseurs et aux savants qu'ils jonglent avec des seaux d'eau, pour renverser ces seaux et retrouver le cours vivifiant de la rivière. Mais l'homme, comme l'enfant qu'on dérange dans ses jeux, maudit et pourchasse le perturbateur ramasse ses seaux en bougonnant, les remplit à nouveau et recommence à échafauder des systèmes (1).*

Nous n'aurons, nous, <sup>\*\*</sup> aucun système à défendre, à préserver des compromissions. Celui qui n'accepte pas les compromissions ne comprend pas la vie. Aucun phénomène n'est franc, isolé des contingences et même la loi scientifique est destinée à disparaître un jour, chassée par une autre loi qui a compris le sens des compromissions majeures.

Nous allons dans le sens du courant.

L'inquiétude qui peut nous venir n'est pas de ne trouver sur notre route que niaiserie ou médiocrité mais, bien au contraire, d'être accablés de richesses surgies de tous les foyers de vie. Suivez les exemples si éloquents de nos complexes d'intérêt dans l'Éducateur. Notez les pistes diverses que suscite le plus anodin des textes libres et vous vous rendrez compte, comme dit le « primaire »

(1) C. FREINET : *Essai de Psychologie sensible*. Ed. de l'École Moderne, Cannes (A.-M.)

débordé, qu'on n'a pas assez de temps pour tout faire.

Non, on n'a pas le temps de suivre toutes les pistes, d'en élaguer les broussailles et de consolider la route vers les voies de la connaissance. Il est des directions peut-être prometteuses mais qui, aussitôt, sont abandonnées pour un sentier encombré qui, peu à peu, s'élargit, s'allonge, canalisant à lui seul la vive curiosité de toute une classe. Le défaut initial qui guette les débutants, c'est justement de ne pas savoir déceler assez vite le chemin de profondeur qui va loin dans le cheminement de la pensée pour laisser l'enfant enrichi de ses propres découvertes.

Certes, nous ne sous-estimons pas la nécessité où nous nous trouvons, de munir l'enfant d'un bagage de connaissances indispensables à la compréhension des grands mécanismes de la vie économique et des phénomènes naturels. Ces connaissances dépassent grandement le programme d'un Certificat d'Etudes. En vivant la vie toute simple de tous les jours, un illettré pourvu d'un robuste bon sens arrive à les acquérir; comment n'y parviendrions-nous pas dans nos classes quand nous avons en main l'outil solide de nos techniques mises à l'épreuve de l'expérience ? Le cas de l'acquisition technique n'est donc pas à poser : Il a d'ailleurs la préférence de tous nos camarades; nous ne lui ferons ici aucune propagande; peut-être serons-nous amenés à limiter ses prérogatives au profit de cette réalité si passionnante : l'âme de l'enfant.

*Jeudi, je suis allé voir ma mère à l'hôpital avec mon père. En route, je me disais :*

*— Comment vas-tu la trouver ?*

*En arrivant, nous avons demandé la salle 11, où se trouvent les femmes. Une infirmière nous a fait monter dans l'ascenseur. Nous avons suivi un long couloir puis, la salle 11 était là.*

*Nous avons frappé. La porte s'est ouverte. J'ai vu un tas de lits où des malades étaient couchées. Je ne voyais pas maman. Une voix m'a appelé :*

*— Loulou !*

*Alors, j'ai vu maman. Je suis allé vers elle et nous nous sommes mis à pleurer.*

Louis R..., 11 ans.

A propos de ce texte libre, l'instituteur qui, certainement ce jour-là, s'était transporté au 2<sup>e</sup> étage, a convoqué la classe dans la voie n° 1 de l'exigante leçon de choses. On a étudié à fond l'hôpital économique : le nombre de lits, d'infirmières, de docteurs, les cuisines, les dépendances, la chirurgie, le laboratoire, toute une cité solidement organisée pour (dit le texte) « la défense de la Santé ».

Ce n'est pas ici l'endroit de chercher chicane à la Médecine, mais comment n'avoir pas senti battre ce cœur anxieux de l'enfant dans ce vaste bâtiment de la désespérance humaine ! Le détail objectif va-t-il nous enterrer vivants ? Dans cette société

outrageusement mécanicienne, l'homme va-t-il sombrer sous le poids d'une technique qui a pris la meilleure part ? Non, camarade responsable de ce complexe d'intérêt, l'hôpital ne devait pas prendre le pas sur la vie, la maison de l'immobilité et de la mort ne devait pas écraser de sa monstrueuse difformité le désespoir d'un enfant. Cette vérité de la douleur humaine nous avons le devoir de le dire, elle est l'élément le plus pathétique de notre monde intérieur et nous ne nous connaissons bien que lorsque nous en avons fait le tour, lorsque nous en avons senti la brûlure vive au cœur de nos faiblesses et de nos résurrections. Nous avons besoin de toutes nos présences pour nous agrandir de celles des bons et des mauvais jours et même de cette ivresse amère du désespoir.

D'autres heures suivront qui chanteront la joie et les beaux instants de vivre. Entre ces deux infinis de notre univers, la vie apportera son flux et son reflux d'heures claires et sombres. Ce n'est pas puérilité de se saisir de ce courant intérieur qui, pour finir, fait la densité de nos jours. Se connaître, se raconter, se souper est un acte souvent utile. Notre « **histoire d'homme n'est pas seulement** (la nôtre), **elle est celle des autres** (2) et la petite histoire de l'enfant est celle de tous les enfants.

(A suivre.)

Elise FREINET.

## La Coopération à l'Ecole

Le Congrès National de la Coopération à l'Ecole s'est tenu à La Rochelle du 18 au 26 octobre. La C.E.L. y avait été invitée. Comme je n'ai pu me rendre à La Rochelle, j'ai demandé à notre camarade Fragnaud, D. DI, de nous représenter.

J'avais envoyé au Congrès une adresse dont voici quelques points essentiels :

*Il y a vingt ans déjà, j'écrivais : La coopération scolaire est la forme française de l'Ecole active et de l'Ecole nouvelle. Il ne serait peut-être pas inutile que dans un prochain Congrès, vous vous appliquiez à montrer comment pratiquement, par la coopération scolaire, nous sommes allés très loin dans la voie préconisée par tous les novateurs du début du siècle ; la coopération scolaire est mieux que le self-government anglais ; elle précise en tous cas d'avance, le caractère social et non anarchique de ce self-government ; elle dit mieux que l'Ecole Active de Ferrière, la motivation indispensable et normale du nouveau travail scolaire ; elle est la concrétisation dans la pratique de la formule célèbre de Decroly : « Par la vie, pour la vie ». Par les liens qu'elle noue avec la réalité ambiante, elle prépare la pédagogie dans une société socialiste où la coopération aura enfin la place éminente qui lui revient.*

(2) Elian Finbert: *Hautes Terres* (Albin Michel).